

nir et pour pleurer en secret, voilà pourquoi j'écris. Dans ce vieux cahier où j'ai déjà tenté, à plusieurs reprises, de commencer mon récit, il y a beaucoup de ratures que je ne peux plus déchiffrer. Je crains que le temps n'ait effacé de ma mémoire bien des souvenirs. Ces feuilles sur lesquelles ma main s'est arrêtée si souvent, retenue par une angoisse que je n'arrivais pas à vaincre, m'accompagnent déjà depuis cinq ans dans mes pénibles pérégrinations. J'étais né avec des passions exceptionnelles. Je n'aurais jamais su haïr ou aimer à moitié ; je n'aurais pu abaisser mes sentiments au niveau de ceux des autres hommes. La nature m'avait fait rebelle à la mesure commune et aux lois du grand nombre.

IGINIO UGO TARCHETTI

Fosca





© Les Éditions du Sonneur, 2009, pour la présente édition

Tous droits réservés pour la traduction

ISBN : 978-2-916136-18-9

Dépôt légal : mai 2009

Deuxième édition : septembre 2014

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

IGINIO UGO TARCHETTI

Fosca

Traduit de l'italien par Bernard Guyader
Postface d'Olivier Favier

Traduction révisée par Olivier Favier



Commets-je une indiscretion en divulguant ces souvenirs? Je ne crois pas. De toute façon, il n'aurait servi à rien d'en remettre la publication à plus tard. Celui qui les a écrits est maintenant trop détaché des choses de ce monde pour être sensible à l'éloge ou au blâme qu'ils peuvent lui attirer. Il sait par quel étrange hasard ce manuscrit est entré en ma possession, et il n'ignore pas le projet que j'avais formé de le publier. Il lui suffira que j'aie supprimé les indications qui pouvaient compromettre la réputation de personnes encore en vie, et que le secret qui entoure son existence actuelle ait été respecté.

Milan, le 21 janvier 1869

O1 ~

J'ai été maintes fois sur le point d'écrire mes souvenirs, mais un étrange sentiment, fait de terreur et d'angoisse, m'en a toujours empêché. Un profond découragement s'est emparé de moi. Je crains d'appauvrir la valeur et l'aspect de mes passions en essayant de les exprimer ; je crains de les oublier en les taisant. Car c'est une chose presque facile que de dire ce que les autres ont éprouvé – l'écho des sentiments d'autrui se répercute dans notre propre cœur sans le troubler –, mais dire ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, nos fièvres, nos douleurs, est une tâche qui dépasse les possibilités de la parole. Nous avons l'impression de ne pas pouvoir rester dans le vrai.

Écrire ce que nous avons souffert et les joies que nous avons goûtées, c'est donner à nos souvenirs la durée de notre existence. Écrire pour moi, pour me relire, pour me souvenir et pour pleurer en secret, voilà pourquoi j'écris.

Dans ce vieux cahier où j'ai déjà tenté, à plusieurs reprises, de commencer mon récit, il y a beaucoup de ratures que je ne peux plus déchiffrer. Je crains que le temps n'ait effacé de ma mémoire bien des souvenirs.

Ces feuilles sur lesquelles ma main s'est arrêtée si souvent, retenue par une angoisse que je n'arrivais pas à vaincre, m'accompagnent déjà depuis cinq ans dans mes pénibles pérégrinations.

J'étais né avec des passions exceptionnelles. Je n'aurais jamais su haïr ou aimer à moitié; je n'aurais pu abaisser mes sentiments au niveau de ceux des autres hommes. La nature m'avait fait rebelle à la mesure commune et aux lois du grand nombre. Il était donc juste que mes passions aussi aient eu des causes, des péripéties et des dénouements exceptionnels.

J'ai eu deux grands amours, deux amours différemment ressenties, mais également funestes.

C'est avec eux que ma jeunesse s'est éteinte. À cause d'eux.

En écrivant ces pages, je n'ai d'autre but que d'interroger mes souvenirs une fois encore pour n'avoir plus jamais à le faire. Je dresse ce monument sur les cendres de mon passé, comme l'on compose une épitaphe sur le tombeau d'un être cher.

Je ne parlerai que d'un seul de ces amours et n'évoquerai l'autre que pour le contraste effrayant qu'il a formé avec le premier. Celui-là n'a été qu'un amour

heureux. Le raconter équivaldrait à répéter l'histoire de tous les attachements et il n'est personne qui ait aimé assez peu pour ne pas la connaître. Ou l'on abandonne, ou l'on est abandonné – et l'on désire souvent cet abandon. Tel est le cœur humain.

Plus que l'analyse d'un sentiment, plus que le récit d'une passion amoureuse, je fais peut-être ici le diagnostic d'une maladie. Cet autre amour, je ne l'ai pas éprouvé, je l'ai subi. Je ne sais s'il y a au monde d'autres hommes qui soient passés par où je suis passé; je ne sais s'ils en auraient réchappé.

J'émetts ce doute parce qu'il m'arrive souvent de me demander: « Comment ai-je fait pour y survivre? »

Je sens néanmoins que quelque chose s'est détraqué en moi: je n'ai plus la notion du temps, ni d'ordre dans les idées, ni de précision dans mes souvenirs. Ces cinq années ont passé comme un instant et comme une éternité, inaperçues, obscures, sans division en jours ni saisons.

Je rassemblerai ici les documents, les lettres, les notes que j'ai conservés. Je reconstruirai cet édifice à l'aide de ses propres ruines.

O2 ~

Il serait inutile de revenir sur les années qui ont précédé les événements que je vais relater. Je ne veux évoquer qu'un seul point de ma vie, et n'en mettre en

lumière qu'un moment. Qui oserait assister au spectacle entier de son existence, la scruter dans ses replis ténébreux et en tisser à nouveau toute l'histoire ?

Ma jeunesse fut pleine, riche, féconde. Je ne saurais dire si mes dispositions naturelles étaient particulièrement favorables, mais ce qui est sûr, c'est que je m'élevais au-dessus des natures communes. La répugnance que j'ai éprouvée, et que j'éprouve encore, pour tout ce qui est conventionnel, pour tout ce qui est méthodique, ne provenait certainement pas de mon éducation, mais d'une particularité de mon caractère. Peu m'importait d'être supérieur ou inférieur aux autres hommes : il me suffisait d'être différent.

Toute ma vie, j'ai agi comme j'ai pensé : avec exaltation.

J'ai brûlé la chandelle par les deux bouts et je ne pourrais évaluer mon âge d'après l'étalon ordinaire du temps.

J'avais vingt-huit ans quand eurent lieu les événements que je vais relater. La révolution m'avait déjà depuis longtemps attiré dans ses rangs, presque malgré moi. Détourné de mes études, contrarié dans mes inclinations, je m'étais résolu à rester dans l'armée, où j'avais obtenu le grade d'officier. Je servais depuis cinq ans, quand, atteint d'une grave maladie de cœur, je dus demander un long congé et me retirer dans mon village natal. De graves revers de fortune m'avaient empê-

ché d'organiser ma vie autrement qu'en m'inscrivant sur le registre d'un régiment et en me pavanant dans mon uniforme de capitaine.

Je dis cela parce que la guerre était finie et que j'avais souvent honte de mon inaction si largement rétribuée : je touchais une solde somptueuse puisée dans les caisses de l'État.

Au bout d'un an, j'avais demandé à reprendre mon service, non que ma santé se fût améliorée, mais parce qu'il m'eût été impossible de demeurer plus longtemps dans mon village natal. Cette vie de solitude et de méditation aurait fini par me tuer.

Qui a vécu quelque temps dans les grandes villes ne peut plus s'adapter à la vie aux champs ; il ne peut réduire ses conceptions, ses idées, ses habitudes aux proportions mesquines et souvent ridicules qui caractérisent celles des habitants de la campagne.

La monotonie de cette vie contribuait aussi à mon ennui. Je connaissais toutes les rues de ce village, toutes les maisons, tous les habitants – ruelles étroites et boueuses, taudis misérables, paysans frustes et butés. J'avais de la peine à les voir, et plus encore à les entendre. La nature elle-même n'avait guère d'attraits.

L'homme subit, comme les plantes, l'influence de l'atmosphère où il vit. Je me sentais devenir stérile, m'étioler, dépérir. Soit conséquence de la maladie, soit effet de ce séjour maussade, je m'étais misérablement

transformé : une mélancolie profonde, un désespoir plein de morosité et de scepticisme m'avaient envahi. Je n'éprouvais plus aucun regret du passé ni aucune attente anxieuse de l'avenir. Cet avenir, je l'avais, d'une certaine façon, prévenu : je m'en étais formé l'image la plus triste, la plus sombre, la plus désolante ; je m'étais résigné à l'accepter sans me plaindre, et ainsi me sentais rassuré sur l'unique chose qui eût pu encore m'effrayer : le spectre inconnu de ce futur.

Lorsque je quittai ce lieu, je m'arrêtai dans la première ville que je trouvai sur mon chemin. Je comparai mon visage à celui d'autres hommes et me demandai avec effroi si j'étais encore le même qu'autrefois, si je n'étais pas devenu différent d'eux, si j'arriverais à survivre.

Je ne prévoyais pas l'aurore radieuse qui devait se lever encore sur ma jeunesse, et s'évanouir si vite.

03 ~

J'ai parlé de mon village natal. Je regrette que ces pages ne soient pas destinées à être publiées, pour pouvoir étaler au grand jour une haine que je nourris depuis de longues années, la seule que le temps et la réflexion n'aient fait qu'accroître.

J'aime la terre, cette grande mère, cette grande patrie commune. Je l'aime tout entière sans distinction de sol et de climat ; je l'aime comme une part de moi-même,

moi qui n'en suis qu'une portion infime. Mais il y a en elle un endroit que j'abomine, et c'est ce coin froid et morne où je suis né.

C'est là que j'ai commencé à jeter un regard sur le monde et à le trouver triste et ingrat, que j'ai connu les hommes qui m'ont enseigné à haïr les hommes.

04 ~

Je ne sais dire comment je parvins à Milan. Je suis en vérité incapable de m'expliquer cette décision, car ma volonté était brisée lorsque j'arrivai là-bas.

C'était vers la fin du mois d'avril, et je me souviens d'avoir emprunté à pied un long chemin à travers la campagne. J'avais cueilli le long de ma route un bouquet de tussilages jaunes – les seules fleurs qui égayent ces vignobles secs et désolés – que je conserve encore dans ma boîte de fleurs séchées.

J'ai marqué tous les épisodes importants de ma vie avec des fleurs. Je garde une quantité de bouquets qui sont comme les bornes milliaires du chemin parcouru au cours de mon existence.

Quand j'arrivai à Milan, je n'avais ni projet ni idées, ni aucun espoir de jours meilleurs. J'y étais venu, pourrais-je dire, presque inconsciemment. Je savais que dans cette ville, il me serait plus facile de solliciter ma réincorporation dans mon régiment. C'était peut-être là le motif de mon voyage.

À peine arrivé, je cherchai avec anxiété un ami que des mésaventures partagées m'avaient rendu depuis longtemps très cher. Il habitait une maison élégante et vaste, où il était pourtant presque inconnu de ses voisins. Il me fallut donc m'enquérir de lui. Aussi sonnai-je à une porte du premier étage. Une femme jeune et belle vint m'ouvrir. Il me sembla qu'à ma vue, elle fut touchée de façon singulière; et je ne le fus sans doute pas moins du contraste que je formais avec elle. Elle était si sereine, si jeune, si épanouie, et la vie paraissait avoir été si bienveillante avec elle que je la regardai un moment sans parler, saisi d'un profond ravissement.

– Qui cherchez-vous, s'il vous plaît?

J'indiquai le nom de mon ami.

– Au deuxième étage.

J'aurais juré que j'avais entendu plusieurs fois cette voix, que je l'avais entendue lorsque j'étais enfant, dans mes rêves, peut-être... Je la regardai comme on regarde une personne que l'on croit connaître. En me retirant, je sentis que le pan de mon manteau était resté coincé entre les deux battants de la porte. Elle s'en aperçut et rouvrit rapidement.

– Excusez-moi.

Je m'inclinai. Je ne répondis rien, mais je la fixai si intensément qu'elle me regarda d'un air presque effrayé. Je sentis ce regard me pénétrer douloureusement.

« Si radieuse, si florissante, si belle! » me dis-je à moi-même en montant l'escalier. « Si tu me tendais la coupe que la vie et les souffrances ont éloignée peut-être à jamais de mes lèvres, comme je pourrais refluer, moi aussi, et sourire encore à l'avenir! Mais la jeunesse n'appartient qu'aux jeunes et les joies qu'aux heureux! »

Arrivé sur le palier, je me retournai et vis qu'elle était restée immobile sur le pas de la porte; elle m'accompagnait du regard et semblait émue et pensive. Avait-elle compris que j'étais malheureux et avait-elle senti le besoin de me reconforter par sa tendresse et sa compassion? Ce regard et cette tristesse suffirent. Dès cet instant, notre sort fut scellé. Je l'avais conquise par l'unique attrait qu'il y avait en moi – celui qui agit très rarement sur les femmes mais dont, lorsqu'elles s'y laissent prendre, elles s'enorgueillissent de céder sans hésiter, comprenant qu'il s'agit d'une mission qui les sanctifie –, l'attrait qu'offre un être marqué par le malheur.

Je trouvai mon ami et m'installai dans son appartement. J'obtins de sa part des renseignements sur cette femme.

Son mari était jeune et séduisant; il occupait un poste élevé dans une administration. Ils n'étaient pas riches, mais semblaient aisés et heureux; ils avaient un fils.

Elle s'appelait Clara. Quand elle ne s'occupait pas à des travaux de couture, installée près d'une petite fenê-

tre qui donnait sur la cour, elle lisait des romans sur son balcon, assise au milieu de ses pots de fuchsias et de géraniums. Elle savait également chanter et jouer du piano.

Je passai cette première nuit dans une sorte de délire et revis, comme dans une hallucination, les scènes de ma vie passée. Il me semblait que tout s'arrêtait là, avec cette journée, cette fugue, la rencontre de cette femme, et j'entrevois je ne sais quelles joies à venir.

Je fus réveillé de bonne heure par les notes d'un piano qui venaient de l'étage inférieur. J'ouvris la fenêtre et me mis au balcon. C'était une matinée limpide, chaude, sereine; le soleil se répandait sur la rue qui grouillait de passants affairés. Les carrioles des marchands de lait grinçaient sur leurs roues branlantes, les cochers faisaient claquer leur fouet, des bandes d'enfants se poursuivaient en criaillant. Tout était vie, lumière, mouvement, allégresse. Depuis longtemps je n'avais pas assisté au spectacle du réveil d'une ville. En abaissant les yeux sur le balcon de dessous, j'aperçus Clara qui me regardait. Elle était assise au milieu de ses pots de fleurs, vêtue d'un négligé. Elle n'était entourée que de quelques primevères et d'azalées, ses fuchsias n'avaient pas encore fleuri.

L'amour, la plus complexe et la plus puissante de toutes les passions, est en même temps la plus simple et la plus facile dans son éclosion. Un homme et une

femme se rencontrent, se voient, se regardent – et c'est suffisant. Qu'avait provoqué ce regard? Que contenait-il? Que disait-il? Personne ne le sait. Pourtant, tous les amours commencent par un regard.

Je rentrai dans ma chambre, enivré. Non pas d'amour, non. Je n'aimais pas encore, je n'y comptais guère. Mais j'étais assoiffé de consolation, de compassion, de larmes. J'aurais souhaité une femme non pour lui demander ses caresses, mais pour pleurer sur son sein. L'homme est plus profond dans l'amour, la femme dans la tendresse.

Je ne sais si les autres hommes connaissent des abandons, des élans subits comme ceux qui me saisissent. En moi, il n'y a rien de lent, de mesuré, de normal. J'ai un tempérament emporté, impulsif. Un caractère changeant.

Je lui écrivis un billet que je lui jetai du balcon. Il contenait ces seuls mots: « Je suis malheureux, je suis malade, je souffre. »

Le billet tomba à ses pieds. Elle le vit, hésita un instant, puis se pencha, le ramassa et s'enfuit dans sa chambre.

Elle ne se montra plus de la journée. Le soir, elle revint quelques instants sur le balcon et je remarquai qu'elle avait les yeux baignés de larmes.

À partir de ce moment, mes rêves ne connurent plus aucune limite. Elle avait pleuré pour moi, elle avait

accepté, d'une certaine façon, le rôle de consolatrice que je lui avais demandé d'assumer.

Je fus pris d'une envie fébrile de la voir, d'entendre sa voix, de la sentir près de moi, de me jeter à ses pieds, de lui raconter en pleurant la triste histoire de ma vie.

J'étais ainsi fait. Je passais toujours de l'apathie à l'adoration, sans m'arrêter à l'amour. Pourquoi rester à mi-chemin? Pourquoi ne pas aspirer aux dernières limites? Les grandes choses sont toujours extrêmes – les grandes âmes adorent ou haïssent.

À cette époque, les pluies lentes et monotones du printemps avaient commencé à tomber. Il pleuvait toute la journée et les fenêtres de son balcon demeuraient fermées. Je l'entendais jouer du piano et chanter au-dessous de moi. Était-ce le fait du hasard ou de la divination? Elle répétait sans cesse certains airs que j'aimais et qui me rappelaient les moments les plus doux de mon existence. Je ne sortais plus de la maison pour ne pas m'éloigner d'elle. Là, dans ma chambre, j'étais près d'elle. Je ne la voyais pas, mais je savais qu'elle n'était pas loin.

Et puis, je l'entendais!

Je lui écrivais toute la journée. Je lui écrivais des choses étranges, immenses, inouïes. J'étais effrayé de moi-même. Mon âme, vide depuis si longtemps, s'était jetée avec frénésie sur cette proie. Si sa pitié n'était pas venue me sauver, je me serais dévoré le cœur.